

LE PROGRES

St-Affricain

HEBDOMADAIRE REPUBLICAIN



JEUDI 25 FEVRIER 2010 — Bd de la Résistance, 12400 St-Affrique — Tél. 05.65.99.03.11 — Fax: 05.65.49.08.30 — E-mail: le-progres@wanadoo.fr — Le numéro: 1,40 € — Abonnement: 64 € — 100^e ANNEE — N°08

AIRE DE TRUANS

P. 3

Situation toujours tendue entre la mairie et les gens du voyage



REGIONALES

P. 18

Nicole Couffin défend les idées du Parti communiste



Sur la zone départementale Millau-Larzac, à La Cavalerie

400 emplois d'ici fin 2010

Bonne nouvelle en cette période de crise économique. Le nombre de salariés travaillant sur la zone d'activité départementale Millau-Larzac passera de 320 à 400 d'ici la fin de l'année. Cette progression s'explique par l'implantation de la société « Solid » et le développement des entreprises Décembre et FIA-Atrya (fenêtres Tryba).

(Lire en page 17)



Si vous voulez savoir la valeur de l'argent, essayez d'en emprunter.
(Benjamin FRANKLIN)

Asenados

Un can negre e un can rossèl s'acaissan. Lo can rossèl agafa lo negre e l'engola tot entièr.
« — E ben, es bograment fòrt lo vòstre can, d'ontè sortis? »
« — Es lo mieu fraire que me l'a menat d'Africa, aviá una crinièra mas l'ai rasada. »

JEU

P. 5

Chaque semaine, gagnez de délicieux produits du marché

REGIONALES

P. 18

Avec Alain Lipietz, Europe écologie s'offre une belle vitrine



INTERCOMMUNALITE

P. 17

Un budget 2010 rigoureux et prudent

AGRICULTURE

P. 4

Des brebis de la famille Mouis au Salon à Paris



CONSEIL MUNICIPAL

P. 4

Les impôts locaux risquent d'augmenter

Le Billet...

Un braconnier trop sensible

(Billet paru dans « Le Progres » du 8 novembre 1991)

Antonin était cantonnier « sur la route » du temps où l'entretien des routes de France était assuré avec des moyens rudimentaires, mais avec beaucoup de conscience et de soin.

Quand j'apercevais le cantonnier rebouchant les nids de poule ou curant le fossé non loin de notre maison, vite je demandais la permission de le rejoindre. « Oui, disait ma mère, mais fais attention aux autos! ». Il en passait une chaque demi-heure! Je m'amusais à les compter, mais je préférais regarder travailler Antonin, ou essayer de l'aider quelquefois.

J'aimais sa compagnie. J'admirais son costume de velours marron avec la veste boutonnée jusqu'au cou et ces boutons! ah! ces boutons qui représentaient en relief des têtes de gibier, un lapin, un lièvre, un sanglier, un cerf, comme ils me fascinaient et comme j'aurais voulu en avoir un pour moi tout seul!

« Tu en as tué, toi, des sangliers, Antonin? demandais-je en lorgnant un des boutons.

— Oh non! moi, je ne pourrais jamais tirer sur une pauvre bête qui ne m'a rien fait! Et tu sais bien que j'ai peur des fusils! ».

Mon vieil ami avait peur des fusils, il ne chassait pas, mais le drame, c'est qu'il raffolait du gibier. Et un jour, il me dit en confidence :

« J'ai eu une idée, cette nuit. Nous allons faire un clapas au fond de la vigne! Tu m'aideras? »

— Un clapas, qu'est-ce que c'est? »

— On entasse des pierres les unes sur les autres, en laissant des couloirs pour que les lapins s'y enfilent, puis quand ils sont dehors, on n'a plus qu'à les attraper par les oreilles! ».

Pendant une quinzaine de jours, Antonin ne fit pas d'heures supplémentaires dans les fossés de la route. Dès qu'il avait remis sa pelle et sa pioche, il filait à la vigne. Je le rejoignais après l'école. Bientôt, le clapas se dressa, imposant et sournois, contre le mur de la faîsse basse.

Les lapins pullulaient. « Ils y vont! me dit Antonin. Ce soir, nous irons en chercher un pour le mettre à l'asté! ».

Le soir venu, nous étions devant l'ouverture du clapas. Mais au moment décisif, le bon cœur du cantonnier prit le dessus. Il n'osait pas l'avouer, mais je savais qu'il ne pouvait pas se résoudre à sacrifier de gaieté de cœur le pauvre cuniculus tremblant au fond de son corridor. Ce jour-là, nous rentrâmes bredouilles. « Je n'ai pas pu l'attraper! » conclut piteusement Antonin.

Le lendemain, nous retournâmes au clapas. Antonin, allongé par terre, la manche retroussée, enfonça le bras dans l'étroite ouverture. Il resta ainsi un long moment. « Aïe » faisait-il de temps à autre. Puis, il éclata: « L'animal! c'est qu'il me griffe! Attends un peu, bandit! ». Et il ressortit son bras tout ensanglanté, au bout duquel se débattait furieusement un lapin qui devait faire ses trois livres! Il l'assomma prestement.

Désormais, chaque fois c'était la même scène: il fallait que, sous les griffures et les morsures, la colère d'Antonin atteigne son paroxysme pour que cet homme trop sensible se décide à condamner le malheureux lapin! Alors, la conscience en paix et la lèvres gourmande, il ne se posait plus qu'une question: « Allait-il le mettre à la broche ou en civet? ».

Jacques VAIZY

Illustration: Jeanny VAYSSIERE

